

Elephant Sous le ciel

Monica Haïm

Number 229, January–February 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48213ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Haïm, M. (2004). Review of [Elephant : sous le ciel]. *Séquences*, (229), 48–48.

ELEPHANT

Sous le ciel

Un jour d'automne, un jour comme tous les autres, vers midi, dans une banlieue états-unienne, deux adolescents déguisés en soldats et armés d'explosifs, de couteaux et d'armes automatiques entrent dans l'école secondaire où ils sont élèves et commencent à tirer, au hasard, sur leurs camarades dans les corridors, la cafétéria, la bibliothèque, les toilettes... À l'instar d'une opération militaire, l'attaque est soigneusement planifiée : un plan du terrain est dressé, les armes sont achetées, on n'attend que leur livraison pour procéder.

Cette histoire qu'il a scénarisée et mise en scène, Gus van Sant n'a pas eu à l'inventer : la réalité s'en est chargée sous la forme des deux adolescents qui ont perpétré le massacre de Columbine. Connue de tous, l'événement n'a plus à être raconté. La question n'est plus de savoir ni ce qui s'est passé ni comment cela s'est passé, mais où cela s'est passé.

La démarche descriptive du film est énoncée d'entrée de jeu par le choix du format du film. Tourné en format standard (1,33), très rare aujourd'hui parce que considéré comme dépassé et anti-spectaculaire, le film fait appel à un écran relativement petit et presque carré. Dans l'histoire du 7^e art, ce format renvoie à la notion du cinéma comme fenêtre ouverte sur le monde. La première image que l'on voit à travers cette fenêtre est celle du ciel et, ensuite, en plongée, ce qu'il y a sous ce ciel.

Une rue typique de banlieue résidentielle états-unienne : les maisons sont identiques et on ne voit personne. Rien d'extraordinaire. Mais, tout de même, quelque chose de troublant : l'atmosphère secrète l'isolement. Une voiture descend la rue lentement. Encore là, rien d'extraordinaire. Mais, lorsqu'on s'aperçoit qu'elle avance de façon incertaine, elle suggère quelque chose d'inquiétant. Et pour cause : on découvre que le père qui conduit son

fil adolescent à l'école est saoul... Autre séquence : un parc. L'image montre un espace très vaste et désert. Un jeune homme prend des photos. Apparaît un couple *punk*. Leur tenue introduit une note discordante. Le photographe demande au couple de poser pour lui. À son tour, le *punk* lui demande s'il veut qu'ils posent nus. La note discordante s'amplifie. Plus loin, trois copines. Elles se plaignent de leurs parents. Lamentation banale. Mais, lorsqu'une fille raconte que sa mère fouille dans ses couvertures pendant qu'elle dort, puis s'excuse quand elle s'en aperçoit, le récit devient inquiétant. Inquiétant aussi est leur comportement : après avoir à peine mangé, elles se retirent dans les toilettes pour se faire vomir comme si cela allait de soi. Les intérieurs sont d'autres exemples de dissonance : celui de la maison qu'habite un des auteurs du massacre, de goût très moyen, bien rangé, immaculé, mais d'une stérilité glaciale, et les corridors de l'école : longs, sombres et vides.

La description des choses ordinaires qui trahissent le trouble est dialectiquement renversée lorsque le film fait état de phénomènes troublants qui sont devenus banals. À savoir, sur le mode majeur, les jeux vidéo qui consistent à tuer et les annonces publicitaires sur le Web pour des armes à feu qu'aux États-Unis d'Amérique on peut se procurer librement, et, sur le mode mineur, la *présence absente* des parents. À la liste des phénomènes cités par van Sant pour indiquer les causes multiples et diffuses de l'événement horrifiant au cœur de son récit, s'ajoutent le culte de la personnalité d'Hitler et l'idéalisation du régime nazi, produits à la fois de l'ignorance de l'Histoire et de la frustration généralisée d'un trop grand nombre de jeunes, ainsi que la persécution de ceux que leurs camarades d'études soupçonnent d'homosexualité.

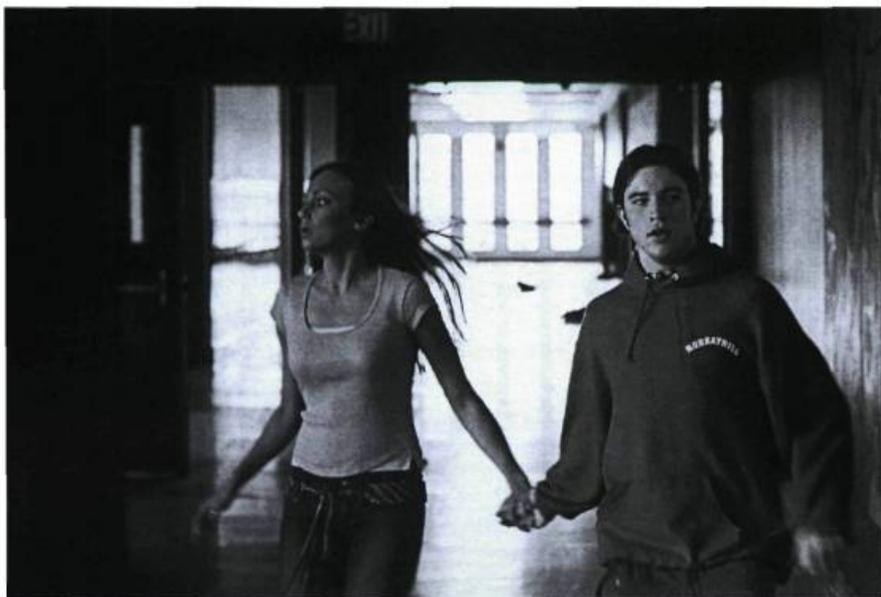
La réalité visée par le film est rendue par l'emploi de très longs plans fixes et en mouvement, tournés avec une caméra à l'épaule, dans le but de laisser le spectateur observer de façon très prolongée des personnages ordinaires (incarnés par de réels élèves du secondaire) en train d'accomplir des actions et d'échanger des propos quotidiens (le thème des propos a été fixé d'avance, mais les dialogues sont improvisés). Sa description est en outre renforcée par la structure narrative qui, d'une façon fort originale, tisse un récit qui s'élabore dans l'espace, mais non dans le temps.

L'espace est la figure emblématique de ce film dont le titre énigmatique évoque le refus de voir ce qui est pourtant pleinement évident. Comme l'éléphant que nous refusons de voir bien qu'il soit planté devant nous, maintes violences minent notre espace.

Monica Haim

■ Éléphant

États-Unis 2003, 84 minutes – Réal. : Gus van Sant – Scén. : Gus van Sant – Photo : Harris Savides – Mont. : Gus van Sant – Déc. : Benjamin Hayden – Int. : Alex Frost, Eric Deulan, John Robinson, Elias McConnell, Alicia Miles, Kirsten Hicks, Bennie Dixon – Prod. : – Dist. : Alliance.



Des phénomènes troublants devenus banals